

A man in a black leather jacket is seated at a dark table in a restaurant or bar. He has his head buried in his hand, suggesting a state of despair or exhaustion. The table is set with several glasses, a salt shaker, and a fork on a napkin. The background is a textured red wall, and a large, glowing circular light fixture hangs above him.

BANNIS

PORTRAITS DE PERSONNES
HOMOSEXUELLES AYANT FUI
LEUR PAYS D'ORIGINE

BANNIS

PORTRAITS DE PERSONNES
HOMOSEXUELLES AYANT FUI
LEUR PAYS D'ORIGINE



P. 4/5 : Omid, IRAN



P. 6/7 : Ihab, JORDANIE



P. 8/9 : Taftalmiss, ALGÉRIE



P. 10/11 : Jesca, OUGANDA



P. 12/13 : Ioura, GÉORGIE



P. 14/15 : Victoria, OUGANDA



P. 16/17 : Mena, EGYPTE



P. 18/19 : Malik, SÉNÉGAL



P. 20/21 : Viktor, UKRAINE



P. 22/23 : Basirat, NIGÉRIA

TOUS SONT VENUS À NOUS PAR LA FORCE DES CHOSES, PAR INSTINCT DE SURVIE

Pendant deux ans je me suis rendu à la rencontre de ceux que l'on appelle « migrants » pour les photographier et recueillir leurs histoires. J'y suis allé seul, ne connaissant personne, en espérant que la sincérité de ma démarche trouve un écho parmi eux. Durant ces longs mois, avec les réfugiés, nous avons été en contact, avons noué des amitiés et bâti ce projet ensemble. Il y a eu la nécessité d'humaniser, d'offrir une image non stéréotypée et digne de ces hommes et de ces femmes, obligés de quitter leur pays pour échapper aux violences, aux brimades et à la mort. Bannis de pays dans lesquels vivent leurs familles, quittant leur travail, leurs amis, leurs enfants, les senteurs et les saveurs, les paysages de contrées que, pourtant, ils ne songeaient jamais abandonner, ils sont les symboles de toutes les victimes que la haine des hommes emporte dans son cours.

Tous sont venus à nous par la force des choses, par instinct de survie ; ils sont invisibles parmi la foule des anonymes, se font tout petits, discrets. Si la France demeure une espérance, il nous faut toutefois reconnaître nos carences en matière d'accueil et de protection. Je pense à ces centaines de bénévoles inconnus, héroïques, qui assurent le soutien, l'aide et l'apprentissage du français auprès des migrants avec de pauvres moyens. Je pense à ceux qui, sans aucun revenu, se voient forcés de frauder les transports pour rejoindre une convocation judiciaire avec la peur au ventre, ceux qui ne peuvent travailler légalement et qui se retrouvent exploités, ceux qui n'ont pas 20 euros pour que leurs enfants puissent continuer d'aller à l'école. Enfin, je pense à toutes celles et à tous ceux qui, pour nous rejoindre, sont morts emportés dans les tempêtes, glacés dans les cimes enneigées, endormis pour l'éternité sur les bancs de nos villes.

Vous tous qui avez participé à ce projet, je vous remercie et vous témoigne ma plus profonde admiration.

Quentin Houdas. Photographe





OMID, IRAN

AU MIEUX, NOUS SOMMES VUS COMME DES MALADES

« Si tu n'es pas en couple - hétérosexuel - après 25 ans, tu deviens suspect. On va te poser des questions et s'introduire dans ta vie privée. Ce n'est pas normal, les gens commencent à avoir un doute, tu subis des pressions et c'est de plus en plus invivable pour toi.

Du coup les homos se résignent à vivre seuls à jamais, ou se marient, ils font semblant. Si on découvre que tu es homo, alors on te tue par pendaison, immédiatement. Au mieux, nous sommes vus comme des malades ; une fille qui était tombée amoureuse de moi, compatissant sur ma condition, m'envoyait des articles de médecine en espérant me guérir. (...)

Il n'y a pas longtemps j'ai annoncé mon homosexualité à des amis Français, je tremblais, j'étais tétanisé, j'avais très peur de les perdre. Ils m'ont répondu que ça avait autant d'intérêt que de parler d'un match de foot.

Maintenant je me sens bien. Je me promène paisiblement, je travaille librement, je n'ai plus peur des gens et je n'ai plus à m'organiser en fonction de mes angoisses. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



IHAB, JORDANIE

JE REFUSE TOUT CE QUI POURRAIT NOUS DIVISER

« Ici, j'ai été parfaitement accueilli, j'ai des droits sociaux, je peux reprendre des études, avoir une nouvelle vie, complètement libre. Je vais m'inscrire à l'université puis monter un business pour aider les réfugiés et contribuer à l'économie française. Mais avant je dois prendre un second prénom, français. J'ai choisi David, ça fait juif, je suis musulman mais je m'en fiche. (...)

Déjà, la meilleure invention française c'est la laïcité. Ici chacun peut croire ou ne pas croire, personne n'est jugé ni forcé. Moi je vais prier parfois à l'église, parfois au temple et parfois à la mosquée. Si on est croyant on a le même dieu, il n'y a pas de raison de nous séparer. (...)

Il n'est écrit nulle part dans le Coran, j'ai déjà posé la question à un imam, que l'homosexualité est interdite ; ceux qui interprètent les versets de cette manière sont extrémistes et soutiennent des politiques violentes. La plupart de mes amis sont musulmans et homos, certains sont très pratiquants et font leurs cinq prières par jour. L'un d'eux rentre tout juste du pèlerinage à la Mecque. J'aime tellement les gens et suis tellement curieux de les connaître que je refuse tout ce qui pourrait nous diviser. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



TAFTALMISS, ALGÉRIE

AU MOMENT OÙ JE LUI TENDAIS LA MAIN POUR LE SALUER, IL M'A ENVOYÉ SON POING DANS LA FIGURE

« Le 24 octobre 2012, j'ai quitté l'Algérie, c'était devenu une nécessité. J'y avais une relation avec un garçon qui s'est fait humilier et tabasser et j'ai compris que je risquais ma peau si je restais. J'ai préféré poursuivre mes études en Russie car je savais que j'y aurai plus de liberté et je voulais éviter la communauté arabomusulmane fondamentaliste qui sévissait dans la région, au sud de l'Algérie, où j'étudiais. Mais j'ai commencé à déchanter au bout de la deuxième année en découvrant l'homophobie russe. J'ai vu des amis trans se faire agresser sans raison à Saint-Petersbourg : si on t'agresse, les flics ne prennent pas ta défense, ils détournent le regard, s'en vont.

J'avais à cette époque une bonne relation avec une personne que je fréquentais au quotidien. Un jour, il m'a agressé, juste parce qu'il avait découvert que j'étais gay. Au moment où je lui tendais la main pour le saluer, il m'a envoyé son poing dans la figure.

C'était pendant le printemps de 2015 et je ne voyais maintenant plus d'avenir en Russie, malgré mon amour pour ce pays dont j'admire la culture et l'histoire... et puis je commençais à déconner, à mal tourner. Je me dis qu'en Europe je pourrai vivre mon homosexualité en toute liberté ; j'arrive donc en France le 25 août 2015. Une semaine après je fais ma demande d'asile et j'obtiens le statut de réfugié un an plus tard. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



JESCA, OUGANDA

J'AURAIS PU ÊTRE TUÉE, BATTUE EN PLEINE RUE PAR LA FOULE

« Un jour une personne de mon entourage m'a dénoncée en tant qu'homosexuelle à mon mari. Il est sorti de ses gonds, m'a rejetée, a banni nos enfants, s'est montré agressif envers mes parents. Puis il m'a accusée auprès du gouvernement et mes parents l'ont soutenu.

Petit à petit la rumeur s'est répandue dans notre entourage, j'aurais pu être tuée, battue en pleine rue par la foule. Si la police était intervenue à ce moment, au mieux elle aurait dispersé la cohue mais personne n'aurait été condamné, à part moi. Je me suis sentie menacée et condamnée à mort, ma seule issue était la fuite. (...)

Quand je suis arrivée en France ma vie a drastiquement changé en se chargeant d'espoir. J'aimerais profiter de notre rencontre pour remercier du fin fond du cœur les associations qui m'ont soutenue et que je considère aujourd'hui comme des membres de ma famille. En premier lieu il y a l'Ardis qui m'accompagne depuis le début et m'a permis d'obtenir mon statut de réfugiée après plusieurs difficiles mois de lutte et d'efforts. Il y a ensuite le CLF (Coordination Lesbienne de France), le Lesbian Beyond Borders et l'OPAL (Out and Proud African LGBT). »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



IOURA, GÉORGIE

POUR BEAUCOUP, IL N'Y A PAS PIRE QU'UN HOMO

« J'ai quitté la Géorgie avec mes parents. Mon père avait un business au pays mais, un jour, il a refusé de payer la mafia qui règne absolument partout. Les types ont débarqué chez nous et ont tout cassé, nous compris. Mon père s'est retrouvé à l'hôpital, il a voulu déposer plainte, mais comme tout le monde se connaît dans notre petite ville et que la police et la mafia font cause commune, on l'a prévenu qu'il serait vite retrouvé. Alors on s'est enfui pour venir en France, je ne sais pas trop pourquoi ce pays, peut-être parce que c'était le meilleur endroit pour recommencer une vie.

En tout cas, c'est ce qui se dit en Géorgie. D'une certaine manière, ça m'arrangeait de partir car mon homosexualité ne me permettait plus de vivre normalement.

Je viens d'un endroit où tout le monde se connaît et puis, tu sais, en France les gens ne s'occupent pas de la vie privée des autres, mais en Géorgie c'est très différent et pour beaucoup, il n'y a pas pire qu'un homo. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



VICTORIA, OUGANDA

C'EST PARCE QU'AILLEURS NOUS RISQUONS LA MORT

« La même année mon père a voulu me retrouver car il voulait s'assurer que je me marierai bientôt. Il s'est rendu chez ma tante accompagné d'un ami. Ne m'y trouvant pas, tous deux m'ont cherchée dans les environs et se sont rendus dans un bar tout proche, où je me trouvais avec ma compagne. Nous étions tranquillement installées, l'humeur légère, nous embrassant inconsciemment quand mon père et son ami sont entrés ; fou de rage, il s'est jeté sur moi. Il m'a frappée extrêmement violemment et, quand je suis parvenue à m'enfuir, a hurlé aux passants de m'arrêter. Ces derniers pensant que j'étais une voleuse lui ont obéi et m'ont roué de coups. Heureusement, la police est intervenue à temps et j'ai été emmenée à l'hôpital. (...) »

Ma copine a organisé mon départ du pays pour la France. J'y suis arrivée seule, déboussolée, n'en parlant pas la langue ; j'ai passé plusieurs nuits dehors dans le froid jusqu'à prendre connaissance d'associations qui pourraient m'aider. Beaucoup d'immigrés comme moi quittent un territoire dans lequel ils ont leurs repères, des amis, un travail, une vie correcte. Les premiers temps dans un pays étranger sont très durs mais si nous sommes contraints de nous y rendre, c'est parce qu'ailleurs nous risquons la mort.

Ici j'ai participé à deux Gay Pride qui furent pour moi des moments inoubliables de joie et de liberté. Aujourd'hui, je peux dire que la France m'a sauvé la vie. J'ai rejoint des groupes de personnes LGBT qui constituent ma nouvelle famille ; en tant que lesbienne j'ai des droits et je peux les exprimer librement. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



MENA, EGYPTE

Un toit
C'est un droit

L'INTOLÉRANCE N'A PAS GRAND CHOSE À VOIR AVEC LE MILIEU SOCIAL

« Avant d'arriver en France, en octobre dernier, j'ai été professeur pendant quatre ans avec de jeunes enfants. Tout se passait bien jusqu'à ce qu'une collègue que je considérais comme une amie a révélé à tout le monde mon homosexualité. Je n'ai jamais compris pourquoi. Quoi qu'il en soit, quelques jours après des parents d'élèves ont fait pression pour que je sois licencié. La direction m'a menacé de m'accuser de pédophilie si je ne partais pas par moi-même. Je me suis présenté à un autre établissement qui a pris soin de vérifier ma situation auprès du précédent. Évidemment, je n'ai pas été embauché ; pareil pour le suivant qui était cette fois-ci tenu par un fondamentaliste. (...)

J'ai décidé de venir en France même si j'avais entendu que vous aviez des problèmes avec les homosexuels et les migrants. Quand je suis arrivé, j'étais effrayé, je n'ai pas trop un physique européen et je m'apprêtais à devoir continuer à me cacher... En fait pas du tout ! Les Français sont très accueillants, on m'a tout de suite aidé, où que j'aille, et ma sexualité ne pose plus jamais problème. (...)

Ma famille fait partie de la classe aisée du Caire, ils n'acceptent pas mon homosexualité mais préfèrent me savoir en sécurité ; ma relation avec eux ne va pas plus loin, comme quoi, l'intolérance n'a pas grand chose à voir avec le milieu social. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



MALIK, SÉNÉGAL >Le prénom a été modifié

JE N'AI JAMAIS SOUHAITÉ ME SÉPARER DE MON PAYS MAIS C'ÉTAIT DEVENU UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT

« Des rumeurs faisant état de ma liaison avec mon associé viennent aux oreilles de la mère de mon enfant. Alertés, ses trois frères défoncent un soir la porte de mon appart. Les voisins, massés en foule, sont rapidement prévenus : il y a un homo dans le quartier. Ils arrivent de toute part, s'ajoutent au tumulte et même le chef de quartier, celui qui est chargé du bien-être de la population, prend part aux violences. Quand on découvre un homosexuel au Sénégal, c'est un événement souvent médiatisé, c'est très grave, bien plus grave qu'un meurtre. Mes assaillants décident de m'enfermer chez moi, avec mon copain, en attendant le pick-up de la police. Quand on nous sort de l'appartement, la foule chante, nous insulte, crie, hurle « à mort ! ». Dans le camion, la police nous force à nous allonger pour mieux nous humilier en nous piétinant.

Nous ne serons plus jamais en sécurité. Je quitte aussitôt Dakar pour rejoindre mon copain. Ensemble, nous organisons mon départ pour l'Europe ; je n'ai jamais souhaité me séparer de mon pays mais c'était devenu une question de vie ou de mort. (...)

Je ne demande rien de plus que la permission de vivre en France, enfin je pourrai gagner ma vie honnêtement, vivre librement mes amours, contribuer au pays et m'y intégrer. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



VIKTOR, UKRAINE

J'AI ÉTÉ TORTURÉ TOUTE LA NUIT, ILS AVAIENT PRÉVU DE ME TUER

« Je suis en France parce que mon homosexualité ne m'a valu que des problèmes en Ukraine.

Un soir, j'avais rendez-vous chez un homme avec lequel je m'entendais bien mais je ne le connaissais pas encore tout à fait. Je pensais que nous ferions davantage connaissance et passer une bonne soirée. Mais quand je suis entré, il a immédiatement verrouillé la porte derrière moi et cinq inconnus sont apparus par une autre. J'ai été torturé toute la nuit, ils avaient prévu de me tuer. J'ai réussi à m'échapper et à trouver un policier auquel j'ai tout raconté. Je lui ai montré l'appartement, donné le numéro de l'étage, de la porte ; j'étais couvert de blessures mais il a considéré que j'étais bourré ou drogué. Finalement il m'a emmené au poste pour qu'enfin je dépose plainte. J'ai attendu seul six heures durant, sans aucun soin.

Quelques temps plus tard, un ami juriste m'a signalé que le papier rempli par la police n'était pas du tout adapté à mon problème : la plainte n'était valable que deux semaines au-delà desquelles elle s'effaçait, comme si rien ne s'était passé. J'ai dépensé énormément d'argent pour constituer un dossier et faire appel à une avocate. Il y a eu plusieurs confrontations entre mon agresseur et moi et, finalement, il a été condamné à quatre ans de prison. Le problème c'est qu'il connaissait du monde et qu'il a voulu se venger. J'étais parti vivre à Kiev mais je recevais des menaces ; une nuit, alors que je rentrais chez moi, quelqu'un m'attendait pour me tabasser. Heureusement j'ai pu m'enfuir à temps. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis



BASIRAT, NIGÉRIA

J'ALLAIS PERDRE MON TRAVAIL ET CERTAINEMENT MA VIE

« Cela faisait déjà quelques temps que nous avions une relation tenue secrète : pour tout le monde, nous n'étions que des copines et, mon mari étant souvent en déplacement professionnel, nous nous aménagions fréquemment des moments pour nous retrouver.

Mais ce jour-là il est rentré à l'improviste.

En nous découvrant, il est entré dans une fureur effroyable ; selon lui, j'avais ruiné sa vie entière et l'avais couvert de honte. Il s'est empressé de répandre la « nouvelle » auprès de nos voisins et de ma famille. Dorénavant, tout le monde me haïssait, j'étais humiliée, j'allais perdre mon travail et certainement ma vie ; j'étais en danger. Pendant une semaine, dans l'attente de l'arrivée de la police de la charia, il m'a séquestrée. Je me suis fait battre et lacérer de coups de couteau dont je porte encore les marques.

Le 23 avril 2016 j'ai appris qu'Amina, ma chérie, avait été assassinée. Si je n'avais pas brisé une fenêtre pour m'échapper à temps, j'aurais été déshabillée et lapidée en place publique ; telle est la loi. (...) J'ai rassemblé mes économies et quitté Lagos pour Ibadan qui est la troisième plus grande ville du pays, où j'ai pu obtenir un visa pour l'Italie. J'ai pris l'avion, puis un train pour Paris, la capitale d'un pays qui me permettrait d'accéder à une vie libre. »



Retrouvez l'intégralité des témoignages
sur le site internet : quentinhoudas.fr/bannis

>PRÉSENTATION DE QUENTIN HOUDAS



Quentin Houdas est photographe ; il collabore avec plusieurs titres de presse en tant que portraitiste et agences de communication, son travail artistique est diffusé en galerie et grâce au tissu associatif et culturel international. Il réalise sa première exposition à Paris à l'âge de vingt ans, et se destine depuis à rendre visible les anonymes du quotidien à travers une forte dimension sociale.

En 2016 il réalise sa série « Queer » auprès du mouvement LGBT+ qui sera récompensée et diffusée à grande échelle ; à cette occasion il sera nommé parrain de la Marche des Fiertés et deviendra lauréat du prix Jeunes Talents des Agents Associés.

Jusqu'en janvier 2019, il tient une chronique sur le Huffington Post qu'il consacre à la rencontre de personnes - habituellement éloignées des lumières médiatiques - qu'il photographie, et dont il recueille la parole.

En 2017, il va à la rencontre de réfugiés et demandeurs d'asile LGBT+ pour sa série « Bannis ». Ses portraits se veulent engagés esthétiquement avec certains canons empruntés au vocabulaire classique qui interrogent le rapport entre l'image et la représentation sociale du « migrant ». Ils sont à la frontière de l'art et du journalisme, donnant au texte une force omniprésente pour soutenir les témoignages de ces inconnus.

Parallèlement à ces travaux, Quentin Houdas développe un langage artistique à travers des recherches sur la vie nocturne, les fleurs, le paysage et l'écrit.